

Régis Soavi

Aikidojournal 26F 2/2008
www.aikidojournal.eu &
www.aikidojournal.fr



Photos: Aikidojournal ©

Quand avez-vous commencé à pratiquer les arts martiaux ?

J'ai commencé le judo quand j'avais 12 ans, en 1963, en banlieue parisienne. Et ça m'a bien plu ! Avec un ami du lycée, on avait fabriqué, avec des palettes, un petit dojo dans une cave de l'immeuble où ma mère était concierge. Lui faisait du karaté, moi je faisais du judo, et on s'entraînait tous les deux. C'est à ce moment-là que j'ai commencé, et j'ai arrêté en 68. Il y avait des mouvements sociaux, et donc j'avais autre chose à faire.

J'ai recommencé au cours de l'année scolaire 1972-73 rue de la Montagne Sainte-Geneviève, chez M^e Plée, avec Roland Maroteaux. En fait je voulais recommencer le judo... à l'époque, à la Montagne Sainte-Geneviève, on pouvait pratiquer judo, karaté et aikido pour la même cotisation. J'ai essayé un peu le karaté — j'en ai fait, je crois, deux séances — mais ça ne m'a pas plu. Le judo de cette époque... j'avais l'habitude d'un judo beaucoup plus souple : comme la branche avec la neige qui se dépose dessus, puis d'un seul coup lâche et remonte... c'était le judo que j'avais appris. Entre temps il y avait eu Anton Geesink et compagnie, le judo

était devenu [un entraînement basé sur] „ un spécial “, avec un travail tout à fait différent, et je n'ai pas aimé. Par contre, après la séance de judo, il y avait de l'aïkido avec Roland Maroteaux, et quand j'ai vu ça, je me suis dit : „ C'est ça que je veux faire “.

Et donc j'ai commencé l'aïkido avec Roland Maroteaux. Roland Maroteaux avait de bons rapports avec M^e Tsuda, et c'est grâce à lui que j'ai rencontré M^e Tsuda. Je crois, mais je ne me souviens pas très bien, que c'était au dojo Zen de Paris. Maroteaux organisait des stages pour Me Tsuda et c'est là que je l'ai rencontré pour la première fois.

M^e Tsuda m'a alors beaucoup choqué, parce que Maroteaux était, à l'époque, un pratiquant assez fort, assez dur. Et de voir Me Tsuda pratiquer avec Maroteaux, de la façon dont Me Tsuda pratiquait, je me suis dit : „ Ce n'est pas possible... il y a quelque chose... c'est bizarre... “. C'était vraiment étrange. Et c'est comme ça que j'ai commencé à aller aussi chez Me Tsuda, à l'époque c'était au Pont de Charenton, rue des Epinettes.

M^e Maroteaux est encore vivant, et il travaille avec Cristian Laiber que nous avons interviewé en Roumanie.

Oui, il est dans la Drome. Il a fait l'école Takeda... J'ai travaillé un an avec lui, puis il

est parti au Japon. Et maintenant il fait autre chose, c'est aussi aïki, mais c'est une autre école d'aïkido. Avec lui j'ai fait un peu de jiu-jitsu Hakko Ryu. Ensuite il y a eu Bernard Deshors, un élève de M^e Noro, avec qui j'ai travaillé pendant un an. Puis il est parti, et est venu Daniel Toutain, qui maintenant est de l'école Saïto. Quand j'étais avec Bernard Deshors, j'allais aussi pratiquer chez M^e Noro. Donc au bout de deux ans, deux ans et demi, comme Bernard Deshors était parti, j'ai été chargé de m'occuper des débutants, et Daniel Toutain faisait les anciens. Donc on faisait tous les deux des séances à la Montagne Sainte-Geneviève, comme assistants de l'école Noro. A ce moment-là, j'ai beaucoup travaillé chez M^e Noro, qui était à l'époque rue des Petits-Hôtels. Il ne faisait pas le kinomichi, c'était encore l'aïkido. C'était l'époque où il y avait Toutain, Delestrant, c'était une équipe de gens qui faisaient de l'aïkido avec lui. Puis Daniel est parti... C'était une époque un peu spéciale, les années soixante-dix... Par exemple, avec Maroteaux, à cette époque-là, travaillait aussi Jacques Muguruza, qui est aujourd'hui le responsable de l'école Yoshinkan pour l'Europe. On était dans le même dojo ! Il n'y avait pas tant de dojo que ça, donc on tournait dans tous les dojos.

Un jour, je ne me souviens plus de la date, alors que j'enseignais à la Montagne Sainte-Geneviève, je vois arriver quelqu'un, et c'était

M^e Nocquet. Je le reconnais parce que j'avais vu des photos, mais je ne le connaissais pas personnellement. Il vient dans le dojo, il s'assoit. J'ai la trouille... Je fais la séance pour les élèves, et à la fin M^e Nocquet s'approche de moi et me dit : „ Vous avez quel dan ? “ Je lui réponds que je n'ai pas de dan, que j'ai le hakama, mais pas de dan. Et il me dit : „ Ah bon. Très bien. Premier dan ! “ Bon. Comme ça je me retrouvais être, d'un côté, „ niveau 5 “ chez Noro, 1^{er} dan chez Nocquet... Des choses un peu différentes... On était encore à l'ACFA, l'Association Culturelle Française d'Aïkido.

Parallèlement j'ai continué à pratiquer chez M^e Tsuda parce qu'il y avait quelque chose chez M^e Tsuda qui m'intéressait et que je ne comprenais pas. Et donc malgré le fait que pendant un certain nombre d'années j'aie tourné... c'était le truc des années soixante-dix... on allait chez Roger Richaud, dans le 2^e arrondissement, quand M^e Tamura passait, on faisait les stages ; quand M^e Chiba passait, on faisait les stages ; quand M^e Kobayashi passait, on faisait les stages... Il y a eu le premier congrès international d'aïkido, en 1976, où tous les maîtres sont venus... celui qui m'a le plus choqué, c'était M^e Shirata... Shirata c'était la découverte... Il est resté une semaine, puis il est reparti. Il était déjà assez âgé, mais son aïkido... je ne comprenais pas. En parallèle, j'ai toujours continué chez M^e Tsuda. Mais cela ne me suffisait pas : il y avait des semaines où je faisais 20 heures, 25 heures d'aïkido... Entre temps j'ai aussi eu l'occasion de rencontrer un jeune japonais qui s'est pointé à la Montagne Sainte-Geneviève... A l'époque, la Montagne Sainte-Geneviève c'était quand même un truc assez fort... Un soir, ce devait être en 1974, je vois débarquer un jeune Japonais de 22-23 ans qui me dit : „ Bonjour,

est-ce que je peux m'entraîner ? “ Je lui dis que, bien sûr, il pouvait. Il avait son katana, tout l'équipement... Je lui demande s'il avait déjà pratiqué l'aïkido et il me répond : „ Jamais ! “ Je lui demande s'il avait déjà pratiqué autre chose et il lui : „ Oui, je suis le maître de l'école de ma famille “. En fait, c'était M^e Tatsuzawa qui a une école de jiu-jitsu dans sa famille. Et pendant deux ans, deux ou trois fois par semaine, il nous enseignait à un ami et moi : on faisait du jiu-jitsu, du iaïdo, des armes, sans savoir ce que c'était : à l'époque, je ne connaissais même pas le nom de l'école. Mais par la suite, cela m'a servi, notamment pour les armes, aussi d'avoir un rapport avec ce jeune Japonais.

Je l'ai retrouvé il y a quatre ans, au Japon. Je n'étais jamais allé au Japon, parce que comme j'avais l'habitude de dire, je n'avais pas besoin d'aller au Japon, le Japon était venu à moi avec Tsuda. C'était donc très bien. Mais il y a quelques années, je me suis dit que, quand même, cela vaudrait le coup d'aller au Japon. Et avant de partir, un de mes élèves m'a dit : „ Tu devrais revoir ton ami Tatsuzawa “. Comme je ne savais même pas où il était, il me propose de faire une recherche sur Internet. Et il trouve un Tatsuzawa Kunihiro. Je lui écris et il me répond : „ Oui, effectivement, j'étais à l'époque étudiant à la Sorbonne, maintenant je suis vice-recteur de l'Université de Kyoto, et je continue d'enseigner en tant que 19^e maître de l'école Bushû-den Kiraku-ryû “. On s'est donc retrouvé au Japon. Peu après, il devait faire des conférences à Bordeaux. Je lui téléphone, il décide de passer à Paris à notre dojo, Tenshin. Il est resté quelques jours, on a organisé un stage de jiu-jitsu avec lui et il nous a fait découvrir le Bushû-den Kiraku-ryû. Et on a vraiment trouvé ça très, très, très intéressant. C'est surtout des kata, il y a beaucoup d'armes différentes, il y a 181 kata

de jiu-jitsu. Son école est la branche Bushû-den du Kiraku-ryû. Bushu est une banlieue de Tokyo : Bushû-den Kiraku-ryû c'est le Kiraku-ryu de la région de Tokyo.

M^e Tatsuzawa m'a dit : „ Jusqu'à maintenant notre école était fermée, mais je serai très content, si ça vous intéresse, que vous puissiez continuer “. Et il y a un petit groupe de personnes, de ceintures noires, qui ont été intéressées. Parce que son école, au Japon, cela périclité complètement, les Japonais ne sont pas du tout intéressés par ce genre de chose, surtout que c'est une toute petite école pas très connue. Il a quelques élèves à Tokyo, quelques élèves à Kyoto, mais il a peur que son école se perde. Cela nous a donc intéressé et ça fait trois ans qu'avec un petit groupe d'élèves on pratique le Kiraku-ryu, grâce aussi à un de ses élèves qui était en Allemagne et qui est venu très régulièrement faire des stages en France dans notre dojo. Mais on le pratique de façon extrêmement restreinte, parce qu'il s'agit de ne pas mélanger l'aïkido et le jiu-jitsu, de plus nous pratiquons de façon extrêmement traditionnelle, tel qu'eux le pratiquent au Japon, avec tous les rituels. Mais ce qui nous paraît intéressant, et j'en ai discuté avec Me Tatsuzawa, c'est qu'on retrouve beaucoup de choses qui sont à l'origine de l'aïkido. Je sais qu'officiellement l'origine c'est Takeda, mais il apparaîtrait — peut-être parce que les arts martiaux sont tous proches, que les écoles de jiu-jitsu sont très proches les unes des autres — qu'il y a des choses qui sont très, très proches. Ce qui nous intéresse nous, en tant que petit groupe de ceintures noires, c'est l'origine des techniques, mais c'est un intérêt vraiment historique. On n'envisage absolument pas de créer une école de jiu-jitsu.

Bien sûr, avec M^e Tsuda j'ai pratiqué l'aïkido mais aussi le katsugen-undo, puisque

M^e Tsuda était un élève de M^e Noguchi. Aujourd'hui ce que je peux dire, c'est que l'aïkido tel que nous le pratiquons est ce qu'il est parce que nous pratiquons aussi le katsugen-undo, le mouvement régénérateur. Donc, pour moi, il y a deux choses qui comptent dans notre école, c'est le katsugen-undo et l'aïkido — l'un ne va pas sans l'autre, les deux sont importants. Le jiu-jitsu est quelque chose à part, c'est une recherche historique qui ne concerne que quelques personnes.

Vous avez travaillé avec les maîtres Nocquet, Noro et Tamura...

Oui. M^e Tamura, j'ai fait des stages avec lui, je n'ai pas été directement son élève. J'ai fait l'école des cadres avec Jacques Bonemaison. Il y avait aussi Jean-Marc Chamot... A l'époque, tout le monde faisait ça : on voyait chez les uns, chez les autres, on essayait d'aller pêcher des choses un peu partout. Mais ce que j'ai trouvé chez Tsuda, je ne l'ai pas trouvé ailleurs. Et il y avait aussi la pratique du mouvement, du katsugen-undo, qui comptait beaucoup et j'ai donc fini par y aller, par suivre uniquement la voie de Me Tsuda. Ceci-dit, comme je le dis souvent à mes élèves, il m'a fallu sept ans pour reconnaître que M^e Tsuda était mon maître. Pendant sept ans, je le trouvais extraordinaire, je trouvais que c'était un très grand maître, je trouvais que c'était vraiment très, très bien, et d'un point de vue philosophique, c'était aussi très important : il a écrit neuf livres... Et il m'a fallu sept ans pour dire : „ Ah, oui, c'est mon maître “. Et à partir de ce jour-là j'ai continué dans sa voie. Malheureusement il est mort en 1984, mais j'ai continué de toute façon.

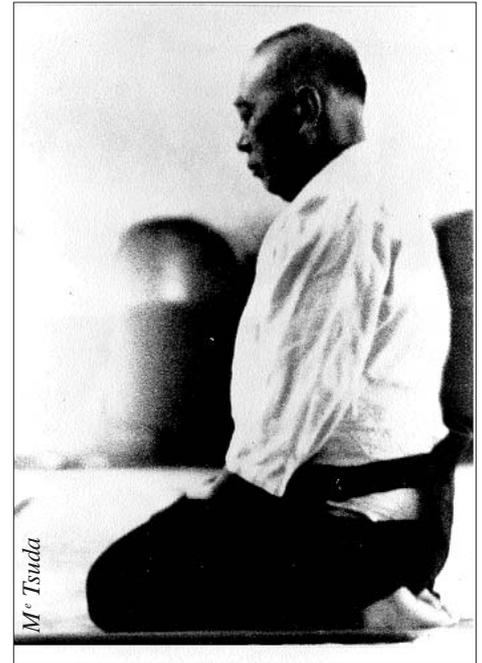
Qui vous a le plus influencé en aikido :

Tamura, Noro ou Nocquet ?

En aikido ? C'est Tsuda ! C'est clair, c'est Tsuda !

Et quelle est la différence entre son aikido et celui des autres ?

Tsuda a été un élève de M^e Ueshiba, de O Sensei pendant dix ans. C'est M^e Nocquet qui a amené M^e Tsuda, parce qu'il l'a pris comme traducteur. Après M^e Tsuda a servi de traducteur à des gens comme Jean-Gabriel Greslé *, etc. Mais M^e Tsuda avait déjà une formation de Seitai, avec M^e Noguchi. Peter Shapiro en a d'ailleurs récemment parlé **. Du fait qu'il parlait des langues étrangères, l'anglais et le français — puisqu'il avait déjà vécu en France à une époque — il a eu l'occasion de traduire des conversations avec M^e Ueshiba. Et il disait lui-même que cela lui avait beaucoup appris. En plus, il avait 45 ans quand il a découvert l'aïkido. Ce n'est pas un âge où, de toute façon, on est sportif... A l'époque Noro, Tamura étaient uchi-deshi, et M^e Tamura raconte *** dans un article récent qu'ils étaient comme des enfants de maternelle écoutant le discours d'un universitaire... Et M^e Tsuda nous disait aussi ça. Il disait que comme il avait 45 ans, qu'il était d'une autre culture — M^e Tsuda était vraiment un philosophe, il avait une grande culture, il a étudié à la Sorbonne avec Marcel Granet et Marcel Maus — et que c'était pour ça qu'il était plus à même de comprendre le discours philosophique de M^e Ueshiba. M^e Tamura raconte aussi que quand il dormait au dojo, il y avait des élèves extérieurs qui venaient et frappaient aux volets en criant „Tamura, Tamura“ pour les réveiller... Et effectivement M^e Tsuda nous racontait que c'était ce qu'il faisait le matin, parce que des



fois Tamura n'était pas réveillé, ou Noro ne se levait pas assez vite... J'ai beaucoup aimé l'article de M^e Tamura, il parle avec beaucoup de simplicité de ce qu'il a vécu...

Donc M^e Tsuda a pratiqué pendant dix ans avec M^e Ueshiba, puis il est venu en France. Ce qu'il a apporté, c'est d'abord la découverte du katsugen-undo : c'est lui qui nous l'a fait découvrir. Pour lui, il y a une chose qui est importante, c'est la respiration. C'est elle qui est déterminante, qui permet la fusion de sensibilité avec le partenaire. Pour lui l'aïkido n'était pas un art martial, c'était un „ non-art martial “. Et en même temps, ce n'est pas de la danse. Donc la forme reste la forme de l'aïkido, mais il y a une insistance sur la respiration, ka-mi, dont parlait M^e Ueshiba, avec le jeu de mots sur kami...

M^e Tsuda a mis en forme une première partie, que M^e Ueshiba faisait sans jamais dire ce que c'était et que les élèves faisaient parfois comme une espèce d'échauffement, et qui a toujours paru très importante pour M^e Tsuda. M^e Tsuda faisait aussi du Nô, il a pratiqué le Nô pendant plus de vingt ans avec M^e Hosada. Ainsi il était à même de découvrir quelque chose, et comme il parlait français comme vous et moi - sur la fin il parlait même argot — il a pu nous transmettre quelque chose. Et aujourd'hui encore, en aikido, nous faisons toujours la même première partie qu'il a mise en forme, qu'il a ritualisée. M^e Ueshiba faisait des choses très différentes, il ne faisait pas toujours la même chose. Mais certaines choses restaient les mêmes. Et Tsuda l'a ritualisée. Et c'est ce que je pratique tous les matins, à sept



heures moins le quart, comme on le fait dans tous les dojo de notre école.

M^e Tsuda nous a transmis des choses importantes : pendant une des formes de méditation debout, dans la première partie qu'il a appelée „pratique respiratoire“, il disait ; „ka-mi“, inspire-expire. Ensuite il y a funakogi undo et tama-no-hireburi. Là encore M^e Tsuda insistait, et donc étant son élève, j'insiste aussi, sur le fait que les trois mouvements de funakogi undo se font avec trois rythmes „jo, ha, kyu“. C'est connu, mais ce n'est pas souvent fait. En Occident, en musique, on a le rythme largo, le rythme andante, et le rythme presto, prestissimo. Quant aux trois sons, je ne sais pas pourquoi, mais je ne les ai jamais retrouvés ailleurs. M^e Tsuda nous disait : „ On commence à gauche et on fait ei-ho, ensuite à droite avec ei-sa, et ensuite encore à gauche avec ei-sa“. On va me dire que ce n'est pas juste, que c'est comme ça... Je n'en sais rien, je cherche à travers ce que m'a donné mon maître et je continue à chercher dans cette voie. Et il y a trois rythmes. Et entre chacun, il y a tame-no-hireburi, la vibration de l'âme. Avec M^e Tsuda on faisait inspire, expire et ensuite vibration qui part ... M^e Tsuda disait : „M^e Ueshiba faisait seulement inspiration, non pas inspire-expire, mais inspire-inspire-inspire-inspire. Alors on le fait, c'est une inspiration très lente, mais quand on ne peut plus, on arrête et on expire. C'est tout simple. D'abord on invoque Ame-no-minakanushi, le centre de l'univers, puis Kuni-tokotachi, la matière, puis au troisième, Amaterasu, "la" soleil. M^e Tsuda disait que l'on passe de quelque chose d'inconnaissable — le centre de l'univers, on ne

sait pas ce que c'est — à quelque chose de concret, la matière et ensuite, ce qui anime la matière. Et dans notre école, chaque fois que l'on fait une séance, on fait ça. Quand on prononce ces mots c'est à la fois une invocation, une évocation ... on n'est pas Shintoïstes, on n'est pas Bouddhistes, chez nous il y a des gens qui sont Chrétiens, Bouddhistes, Juifs, il y a de tout... Moi-même, je ne suis pas Bouddhiste, je serais plutôt... je n'en sais rien. Par contre, pour M^e Tsuda, c'était un certain rapport au sacré.

Il y avait des gens de toutes les religions. Lui-même ne se disait absolument pas Shintoïste ou autre chose. Il citait un poème de Chuang Tzu, dont il disait que c'était son testament : „ Si vous me mettez en terre, les vers vont me manger, si vous me mettez dans la mer, les poissons vont me manger, faites de moi ce que vous voulez“. Et il l'a même mis au dojo... parce qu'il était aussi calligraphe. Ce n'était pas seulement un maître d'aïkido. Il disait que réaliser ce que faisait M^e Ueshiba était impossible, impensable... que l'on pouvait chercher à s'en approcher... Il disait : „J'ai connu M^e Ueshiba, quand je le voyais marcher sur le tatami, je me disais que c'était ça...“. Il se levait tous les matins et il traversait tout Tokyo pour aller voir M^e Ueshiba marcher sur le tatami. Il disait que parfois c'était la puissance d'un ouragan, parfois c'était la douceur... C'était toujours quelque chose d'extraordinaire... Il disait qu'il cherchait dans cette direction. Le premier livre de M^e Tsuda s'appelle „Le Non-Faire“ : c'était son idée : le non-faire.“

Qu'est-ce que c'est l'aïkido ?

Qu'est-ce que c'est l'aïkido ? Aujourd'hui, j'aurais tendance, vu ma compréhension actuelle, de dire que c'est la fusion de ki, la voie de la fusion de ki, la voie de l'unité du ki à travers les personnes. C'est une interprétation libre... .

Quand j'ai créé mon premier dojo, à Toulouse, je l'ai appelé „Ecole de la Sensation“. Aujourd'hui, mes élèves ont changé le

nom, ils l'appellent „Yuki Ho“. C'est très bien... Mais au départ, [dans] mon premier dojo [mon but], c'était permettre à des gens de redécouvrir la sensation. Les dojos ont été créés comme ça, et ils sont réservés à la pratique de l'aïkido et du mouvement régénérateur.

M^e Tsuda disait qu'en Occident on ne pouvait pas avoir des uchi-deshi, les faire travailler : il vont se syndiquer, faire grève, dire que ça ne va pas du tout parce qu'ils ne sont pas payés... C'est évident. Mais à travers les associations, à travers les dojos, comme le dojo Yuki Ho à Toulouse, le dojo Scuola della Respirazione à Milan, à Paris, Tenshin, ce sont des personnes qui se sont regroupées et qui ont créé leur propre dojo. Les gens qui sont là entretiennent leur dojo et à travers le dojo on va réintroduire cette compréhension que l'on ne vient pas ici en client. Les gens ne viennent pas ici en clients avec l'idée que puisque on paye sa cotise, on a des droits. Pas du tout. Ici les gens payent leur cotisation pour régler le loyer, pour être là, pour pouvoir pratiquer, mais ils ne sont pas clients, ce sont des membres. Et dans notre école les gens pratiquent assez longtemps : ils sont dans leur dojo. Dès l'instant où ils sont membres d'un dojo, l'école est ouverte et ils peuvent aller à Milan, à Rome... etc. et pratiquer autant de temps qu'ils veulent tant qu'ils sont en règle avec leur cotisation dans leur propre dojo.

En gérant leur propre dojo eux-mêmes, en s'occupant de tout, du fait que c'est un lieu permanent, que ce n'est pas un gymnase, qu'il n'y a pas de femmes de ménage qui viennent... Ils sont chez eux, ils laissent leurs kimonos... Ça leur donne un certain rapport „proche“ de ce que pouvait être uchi-deshi et la différence c'est que là, le maître n'habite pas là, ça c'est clair. Mais eux-mêmes, ils organisent leurs propres séances, décident de leur fonctionnement, etc.

Et vous êtes professionnel... .

Oui, depuis 1986.

Et comment est-ce que cela marche ?

Je fais des stages, et les associations me donnent un pourcentage sur le stage. Une part pour eux, une part pour moi. C'est tout. Ce n'est pas la fortune, mais... je suis travailleur indépendant, au début ça n'a pas été facile, maintenant ça va un peu mieux. J'enseigne à Paris, Milan, Toulouse, Ancona, Amsterdam, Rome. Mais à chaque fois, ce sont de petits groupes : l'Ecole Itsuo Tsuda ce n'est pas des milliers de personnes, c'est 200 personnes réparties entre tous ces dojos européens.

Est-ce que le fait de ne pas faire partie d'une des deux grandes fédérations pose problème ? En particulier au niveau du Brevet d'Etat et des autres contraintes administratives ?

Je ne suis dans aucune fédération. Avec une petite sympathie vers la FFAB, quand même, parce que j'ai des amis comme Jean-Marc Chamot qui y sont. Mais je ne sais pas si Jacques Muguruza, qui est 8^e dan de l'Ecole Yoshinkan, est dans une fédération en Espagne. En Italie, il n'y a pas de problème : vous voulez enseigner, vous enseignez. En Allemagne, je crois que c'est pareil. Je suis d'accord que la qualité de l'enseignement, c'est important. Mais de toute façon, qu'est-ce que l'on vérifie, avec une fédération ? On ne vérifie pas la qualité de l'enseignement, on vérifie que vous êtes dans la ligne. En 1981, j'ai même été responsable départemental du 93, pour ce qui était à l'époque la FFLAB... aucun intérêt, vraiment aucun intérêt.

L'aïkido de M^e Ueshiba a évolué depuis le Daïto-ryu de Takeda, entre le Kobukan dans les années 30, les années 40 et 50 à Iwama et la fin de sa vie...

L'aïkido de M^e Tsuda, c'est les dix dernières années de M^e Ueshiba.

Ueshiba était une personne particulière, Tsuda était aussi une personne particulière... ce qui compte c'est notre recherche à nous, ce que chacun d'entre nous va trouver, va chercher... moi, ce qui m'importe

aujourd'hui c'est de voir qu'il y a des personnes qui continuent, certains pratiquent depuis plus de vingt ans, dans des dojos indépendants, ils peuvent faire ce qu'ils veulent : ils sont libres.

Mon rapport avec eux aussi est important. Je n'ai pas un rapport de professionnel, je ne suis pas le maître. Je sais que maintenant on écrit „Régis Soavi Sensei“... depuis qu'il y a l'Ecole. Parce qu'au départ l'Ecole Itsuo Tsuda n'existait pas. J'ai commencé à enseigner au dojo Tenshin à Paris, à Toulouse... Tous ces dojos avaient des contacts entre eux, et à un moment donné on a trouvé bien de partager les archives, de partager l'histoire, et donc on a créé l'Ecole Itsuo Tsuda dont je suis devenu le conseiller technique. Mes élèves ont souhaité mettre „Sensei“ sur les affiches des stages et j'ai accepté parce que ça veut dire professeur, celui qui marche devant. Très bien. Mais pour mes élèves je suis avant tout „Régis“.

M^e Tsuda. On l'appelait Monsieur Tsuda. Les dernières années, je l'appelais „Maître“ parce qu'il était devenu mon maître. C'était une décision personnelle. Pour moi, et pour d'autres aussi, bien sûr, il était mon maître dans le sens où il m'apprenait quelque chose de plus.

Pour revenir sur le katsugen undo : c'est peut-être parce que l'on pratique le mouvement régénérateur que l'on n'a pas eu cette vision trop martiale des choses... Pour moi, le katsugen undo, c'est la base. Le mouvement régénérateur cela veut dire aussi que je ne me médicalise pas... ce n'est pas une ascèse : je bois du café, je fume des cigarettes, je ne mange pas macrobiotique, je vis comme tout le monde, mais en même temps la pratique du katsugen undo change quelque chose dans la vie. Par exemple, aujourd'hui je suis un peu malade. Je n'y peux rien. Mais le corps se réajuste. Tout seul. Et c'est pour cela que j'attends que mon corps se réajuste. Ce matin ça n'allait pas du tout, mais maintenant cela va mieux. Et demain je serai en forme. Donc je laisse mon corps travailler.

Dans l'aïkido, il y a aussi cela : permettre

aussi aux autres personnes de se normaliser. Il ne s'agit pas de projeter quelqu'un, de montrer que l'on est le plus fort... mais de réaliser la fusion des sensibilités — et cela se fait à travers la fusion des souffles — et de permettre à l'autre d'avoir une posture meilleure.

Dans notre école, nous ne pratiquons pas l'aïkido pour avoir une chose en plus, mais pour avoir des choses en moins. Ce n'est pas pour être plus souple, mais pour être moins raide. C'est en ce sens que c'est différent. Ce n'est pas pour être plus intelligent, c'est pour être moins con !

Cela me fait penser à la pratique du misogi, parce qu'au début de la séance d'aïkido, on récite un norito, „misogi no harai“, qui est le norito de M^e Ueshiba, mais pour M^e Ueshiba, à ce que j'en ai entendu, c'était beaucoup plus large, plus long. M^e Tsuda nous a transmis le norito „misogi no harai“ et donc, avant chaque séance d'aïkido, je le fais. Il y a toujours des nouveaux qui nous demandent ce que ça veut dire. Je leur réponds que je n'en sais rien ! On va retrouver les noms de Izanagi, Izanami, on sait que Takama no Hara c'est la grande plaine. Mais ce que cela veut vraiment dire, je n'en sais rien. Mais c'est quelque chose qui a une résonance. Alors, on dit que c'est du kotodama. Peut-être, mais qu'est-ce que c'est le kotodama ? Je ne sais pas, je ne l'ai jamais étudié. Mais ce dont je suis sûr, c'est que quand j'entends un lied chanté par Dietrich Fischer-Dieskau, par exemple, je ne comprends rien à l'allemand, mais quand il chante... wow ! moi ça me... ça résonne. A 16 ans, quand j'entendais les Beatles, je ne comprenais rien à l'anglais, mais wow ! Comparer le norito à „Love, love, love“ des Beatles, c'est peut-être un peu exagéré. Quand on entend les chansons parisiennes, il y a tout de suite quelque chose qui vient. „Sous les ponts de Paris, lalalala...“ Et hop-là ! D'un seul coup... Paris, les ponts, la Seine, Notre-Dame, les clochards sur les bancs... Une vision de Paris qui est là. Est-ce que c'est ça, le kotodama. Peut-être... Je n'en sais rien... Il y a des gens qui sont très stricts, qui vont me dire : „Non, dans le kotodama il y a les sons 'o, a, e, i'“. Peut-être... Pour moi

aussi dans „Sous les ponts de Paris“ il y a les sons „o, a, e, i“. Et quand c'est chanté d'une certaine façon, il y a quelque chose qui est là. Le norito, effectivement c'est Shinto, et quand on le récite il y a quelque chose qui est là, je ne sais pas quoi, je ne sais pas comment, mais c'est là. Et ça m'aide pour la pratique de l'aïkido. Je ne pourrais plus aujourd'hui pour pratiquer l'aïkido, arriver dans un gymnase, faire l'échauffement — une deux, une deux — et pratiquer l'aïkido — boum vlan, boum vlan — je ne pourrais pas. D'abord, j'ai passé l'âge, ça c'est clair, mais de toute façon je n'y arriverais pas. J'ai besoin d'un dojo. J'ai besoin de la résonance du norito, quelque chose qui fait que pendant une heure — nos séances durent une heure — tous les matins, il se passe quelque chose pour moi. Il y en a qui trouvent ça dans le jogging. Pourquoi pas. Je suis sûr qu'aller courir dans les bois, cela correspond aussi à quelque chose. Ou grimper sur des glaciers...

Mais nous sommes en ville, et on peut pratiquer tous les matins. Et c'est assez important. On ne voit plus beaucoup de dojo où il y a une pratique matinale. M^e Ueshiba pratiquait tôt le matin, M^e Tsuda pratiquait tôt le matin, et moi j'ai continué. C'est pareil... il y a des gens qui disent : „Se lever à cinq heures et demie du matin, vous êtes complètement fous, vous êtes une secte, vous êtes dingues !“ En fait je trouve ça plutôt facile, parce qu'on se lève pour faire quelque chose que l'on aime. Effectivement, si c'est se lever pour aller bosser, pour faire quelque chose qui nous emmerde... et pourtant beaucoup de gens le font ! En fait les trois quarts des personnes dans le monde se lèvent le matin pour faire des choses qui les emmerdent. Nous, on se lève le matin pour faire des choses qu'on aime. Après, parfois, il y a des choses qui nous emmerdent... Le monde est le monde, ce n'est pas une pure merveille...

Dans la pratique du katsugen undo — il y a des séances deux ou trois fois par semaine —

les gens viennent, pratiquent et petit à petit découvrent le plaisir de sentir leur corps qui travaille. Cela ne se fait pas tout de suite, cela prend un, deux, cinq ans... Cela veut aussi dire que parfois cela fait mal, il y a des douleurs, mais ça aussi c'est agréable : de se sentir vivant. Ne pas se couper de ce vivant qui est en nous. Le vivant s'exprime aussi par la douleur. Si ça fait mal quand on s'appuie sur un genou, automatiquement on redresse la posture... c'est aussi pour ça qu'en aïkido, ça compte... on n'est pas des super-héros. Il y a aussi quelque chose qui s'adoucisse dans votre âme. Si M^e Ueshiba disait que l'aïkido était amour, ce n'est pas pour rien.

Avec l'aïkido de M^e Tsuda, ça a surgi. Je ne me suis pas dit : „Il faut que j'aime les autres, parce qu'après tout, ils sont biens, ils sont beaux, tout le monde est gentil, etc.“. Non. Ça a surgit... parce qu'avec la fusion des sensibilités, la fusion de ki, on découvre des gens, on découvre qu'au delà de l'apparence, il y a quelque chose, et ce quelque chose, c'est le fond de l'être. Katsugen undo, c'est ça : „katsu“, c'est la source. Katsugen undo, c'est „le mouvement qui permet le retour à la source“. Dans l'aïkido, on peut aussi découvrir cela.

M^e Tsuda disait : „Il y a des maîtres qui ont creusé différents puits : M^e Hosada, de l'Ecole Kanze de Nô, M^e Noguchi, M^e Ueshiba, d'autres maîtres, ont creusé, ils ont cherché, mais au fond, c'est la même eau, c'est la même chose. Et c'est vrai. Par exemple, moi-même je ne connais pas l'ikebana, mais j'ai des élèves à Milan qui pratiquent l'ikebana depuis six, sept ans, et de temps en temps ils font un ikebana devant la calligraphie qui est au dojo. L'autre jour, à Milan, j'ai trouvé que l'ikebana était bizarre, et on m'a dit qu'en effet, il avait été touché : quelqu'un avait remis une fleur qui était tombée. Je me suis dit que ma sensibilité allait dans le bon sens.

M^e Tsuda donnait un exemple formidable : il disait que pour lui le summum des arts martiaux, c'était s'occuper du bébé. C'est vrai

qu'un bébé c'est la vie à l'état pur. Dans la pratique du mouvement régénérateur, on donne beaucoup d'importance aux enfants. Je viens de donner une conférence à Milan sur „L'art d'élever les enfants dans le Seitai“. Et c'est vrai, quand vous donnez naissance à un nouveau né, la grossesse, la naissance, le mouvement du bébé, c'est complètement de l'involontaire. S'occuper d'un bébé, découvrir quand il a besoin de faire pipi ou non, pour pouvoir lui faire faire pipi dehors, tout ça c'est un art. Donner un bain... parce que dans le cadre de Katsugen Undo il y a aussi le bain chaud, un „bain japonais“, quoique Noguchi en ait vraiment fait un art, l'art du bain chaud, c'est-à-dire que ça permet d'améliorer la posture, mais aussi de passer des difficultés. Donner un bain chaud au bébé, dans le Seitai, on fait entrer le bébé dans l'eau chaude au moment où il est à l'expiration. Il doit toucher l'eau à l'expiration. Pour pouvoir permettre au bébé d'être dans un état de détente.

Pour vous, l'aïkido est-il un art martial ?

Pour moi, ici, non. „Art martial“, c'est art de la guerre. Et il ne s'agit pas pour moi d'enseigner l'art de la guerre. Si par art martial on veut dire qu'on arrive à être en paix avec les autres, alors c'est bien un art martial. Sinon, non ! Cela l'a certainement été au début : M^e Ueshiba a eu une évolution. Mais aujourd'hui je n'enseigne pas un art martial. Maintenant, à travers la fusion, il peut se trouver, et c'est déjà arrivé, que des gens se sortent de situations difficiles : éviter de recevoir un coup, ou quelque chose comme ça. C'est vrai, ça m'est arrivé. Avant... Je suis né en banlieue, donc... je n'étais pas un très, très gentil garçon. Et l'aïkido m'a fait évoluer, quand même.

J'étais allé faire un stage à Jérusalem, il y a quelques années. En rentrant j'étais très content, parce que c'était très important : à ce stage il y avait des Juifs et des Palestiniens, ensemble. Cela a été un grand plaisir de



pouvoir les mettre ensemble, au moins pour un certain temps. Et ils le voulaient. Au retour, quelques jours après, j'étais avec mes filles place Saint Sulpice à Paris, et là il y a une espèce de clodo qui commence à hurler, à vociférer, qui commence à être agressif. Tout à coup je le vois qui arrive, et qui me balance une pêche énorme. Alors, évidemment, taïsabaki... après il est parti, et je me suis dit que j'avais évolué : je n'avais pas réagi. J'ai senti que c'était passé très, très près. Avant, j'aurais réagi autrement...

Mais si notre pratique du katsugen undo et de l'aïkido, nous amenait à changer de trottoir, quand il y a quelque chose qui peut nous arriver de mal, ou à éviter de prendre le

mauvais train, c'est bien, je serais très content.

L'aïkido peut certainement être utilisé comme un art martial : donnez un couteau à un assassin, et il tue son voisin, donnez-le au voisin, il mange son pain avec. Mais ce n'est pas ce que j'enseigne, c'est clair. Et je pense que pour beaucoup de pratiquants d'aïkido, ce n'est pas vraiment un art martial.

Le jiu-jitsu, par contre, est un art martial, c'est clair. C'est pour ça qu'il faut respecter le jiu-jitsu comme quelque chose de séparé. Même si, quand il est pratiqué au Japon, quand je vois comment M^e Tatsuzawa le pratique, c'est toujours avec une extrême précaution, pour qu'il n'y ait pas d'accident, que les gens ne s'abîment pas. Alors que dans les années 70, dans les clubs, on faisait des trucs, c'était vraiment histoire de montrer que l'on était plus fort que les autres. Mais c'est fini.

C'est ce qu'ont apporté les shihan japonais qui sont venus en Europe...

Evidemment, quand on voyait M^e Chiba... Par contre, j'ai bien apprécié M^e Yamaguchi, qu'on était allé voir à l'époque, avec M^e Tsuda. Ils se connaissaient bien, évidemment. C'était dans un dojo de la banlieue parisienne. M^e Tsuda nous avait amenés, quatre ou cinq de ses élèves, et nous avait dit : „Il faut que vous connaissiez Yamaguchi“. Nous étions sur le bord, on ne pratiquait pas. Je n'avais jamais vu M^e Yamaguchi : c'était une espèce de feu follet. C'était très, très impressionnant. Et j'ai été choqué de voir qu'après tout le monde s'est mis à pratiquer „bim et bim et bim“. Il n'y en avait pas un seul qui essayait de faire ce qu'avait montré M^e Yamaguchi — on n'y arrive pas, d'accord... je n'arrive pas non plus à faire ce que faisait M^e Tsuda, ce n'est pas le problème... Yamaguchi, ah ! c'était... un feu



Comme on prend un bébé dans les bras...

follet ! Je ne pourrais jamais faire comme lui. D'abord il faut avoir une forme de corps... Il a un certain style qui convient à des personnes, et moi je ne pourrais pas. Mais c'était épatant de le voir comme ça.

C'est comme quand j'ai vu M^e Shirata... il y a une anecdote : c'était à cette grande réunion internationale, et il y a tous les maîtres qui arrivent, ils avaient reçu un blazer bleu, avec un écusson. Il y avait une table, avec des jeunes femmes, et les maîtres déposaient leur blazer et les jeunes femmes y cousaient l'écusson. M^e Shirata arrive, il devait déjà avoir soixante-dix ans, un tout petit homme, et on lui demande son blazer, il demande pourquoi, la jeune femme lui dit que c'est pour coudre l'écusson, et il dit : „non, non, je le fais !“. La jeune femme proteste, dit que c'est à elle de le faire mais rien n'y a fait, Shirata a cousu son écusson lui-même. Alors que d'autres, bien plus jeunes, n'avaient pas de problème pour se faire servir. Je me suis dit : „Celui-là, il doit être spécial“. Et après, voir sa démonstration... Avec le salut aux huit directions : „Je salue mon père, je salue ma mère, je salue l'Empereur, je salue le Mont Fuji...“ Je ne m'en souviens plus très bien... Mais quelle présence ! En même temps, il était sec. Quand il pratiquait, c'était sec. Mais en même temps, il se dégageait quelque chose de M^e Shirata que je n'ai pas senti chez beaucoup de maîtres que j'ai vus.

Il y a beaucoup de maîtres, mais ce que l'on enseigne, c'est ce que l'on est. L'aïkido est un moyen. On enseigne ce que l'on est. Et donc c'est important d'aller vers ce que l'on est. ■

* Voir l'entretien avec Jean-Gabriel Greslé dans AïkidoJournal n° 19.

** Voir l'entretien avec Peter Shapiro dans AïkidoJournal n° 23.

*** Voir l'entretien avec Tamura Nobuyoshi dans TsubakiJournal, septembre 2007